

**Adrien Rannaud. *De l'amour et de l'audace : femmes et roman au Québec dans les années 1930*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2018, 328 p.**

Caroline Loranger

Volume 19, numéro 1-2, automne 2018, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070078ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1070078ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, C. (2018). Compte rendu de [Adrien Rannaud. *De l'amour et de l'audace : femmes et roman au Québec dans les années 1930*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2018, 328 p.] *Mens*, 19(1-2), 221–225. <https://doi.org/10.7202/1070078ar>

font les trois historiens à l'étude, se modifie ou perdure des deux côtés d'une borne temporelle donnée.

Si Poitras met à distance l'analyse de discours et l'approche foucauldienne, il n'en demeure pas moins que la complexité des objets – de ces « témoignages » – convoqués inviterait à des analyses textuelles plus en finesse. Cette attention accrue aux textes permettrait d'éviter le risque de la paraphrase et de mettre en évidence les effets de rhétorique évidents de certains écrits étudiés. Dans le même ordre d'idées, si l'on se réjouit d'une réflexion ne se cantonnant pas uniquement à un historien ou à un ensemble national, la construction de l'ouvrage principalement par périodes (chacune d'entre elles est divisée par auteur étudié ou nation) obscurcit trop souvent le propos et flirte parfois avec un biographisme donnant l'impression d'une généralisation de l'ensemble. Ce qui fait la force de l'ouvrage *Expérience du temps et historiographie au xx<sup>e</sup> siècle* réside sans aucun doute dans la volonté de parcourir librement les œuvres des trois historiens afin d'en faire ressortir les expériences du temps individuelles, leurs rapports aux idéologies et aux institutions (famille, religion, État, etc.) ainsi que leur arrimage aux régimes d'historicité dans la perspective de « transformations transnationales » (p. 275), voire « francophones » ou « occidentales » (p. 15).

— Marie-Hélène Constant  
Université Laval et CRILCQ

**Adrien Rannaud. *De l'amour et de l'audace: femmes et roman au Québec dans les années 1930*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2018, 328 p.**

Depuis quelques années, la décennie 1930 fait l'objet de nombreux travaux visant à mettre au jour la transformation des pratiques littéraires au Québec. Ces études visent à redonner une visibilité à des œuvres qui ont été dévaluées parce qu'elles s'éloignaient des codes de la *doxa* littéraire, que ce soit sur les plans thématique ou formel,

à une époque où les textes devaient encore répondre à des impératifs de moralité. Dans son ouvrage, Adrien Rannaud choisit de s'attacher à des figures doublement minorisées dans les années 1930, les romancières, en inscrivant son étude dans la lignée des travaux de Christine Planté sur l'imaginaire générique. Le chercheur s'appuie en effet sur la notion de « genre des genres » voulant que, dans un système littéraire, les genres littéraires soient valorisés ou non en fonction des genres sexuels. En fondant son argumentaire sur le fait que « l'imaginaire générique reposerait sur une association femme-roman-sentiment qui institutionnalise, voire essentialise un champ d'attente et une possible tradition quant à l'écriture des femmes » (p. 59), Rannaud entend examiner la manière dont les attentes du champ littéraire des années 1930 ont été intériorisées par les écrivaines qui se sont risquées à l'écriture d'œuvres romanesques. Deux motifs principaux – l'amour, « catalyseur et générateur de la littérature des femmes » (p. 13), et l'audace, qui se joue tant sur le plan de l'émancipation féminine que du travail formel dans les romans – servent ici de ligne directrice pour l'étude plus ciblée de la carrière et des œuvres romanesques de trois écrivaines de l'entre-deux-guerres : Jovette-Alice Bernier, Éva Sénécal et Michelle Le Normand.

Avant de s'attacher à ces figures, le chercheur brosse d'abord un « portrait de groupe » (p. 25) de la « génération littéraire » de femmes de lettres (p. 41) à laquelle il estime qu'appartiennent Bernier, Sénécal et Le Normand. Aux côtés de ces trois romancières, Rannaud place quatre autres écrivaines de la période : Eugénie Chenel, Lucie Clément, Laure Berthiaume-Denault et Laetitia Fillion. En recoupant les données relatives au milieu d'origine des autrices, à l'éducation qu'elles ont reçue, à leur état civil, aux différentes professions qu'elles ont exercées et aux réseaux où elles ont évolué pendant leur carrière d'écrivaines, Rannaud cherche d'abord à mettre en relief les conditions d'émergence d'une pratique romanesque autonome chez les femmes. À partir du corpus d'œuvres romanesques de ces sept écrivaines, Rannaud explore ensuite la typologie du roman

sentimental. Cette section, plus éclairante peut-être que la compilation des données biographiques des romancières, vise moins à catégoriser les œuvres qu'à réfléchir aux modalités du déplacement progressif de la forme du roman d'amour vers celle du roman psychologique au cours de la décennie.

Les trois chapitres suivants portent respectivement sur Jovette-Alice Bernier, Éva Sénécal et Michelle Le Normand. Dans une langue souple, bien qu'empruntant à l'occasion un ton didactique, Rannaud s'attache à scruter la carrière de ces romancières en trois temps : la fermentation du projet littéraire romanesque, la publication d'un premier roman et la fin de la carrière de romancière. Si cette structure a le mérite de permettre une comparaison aisée entre les écrivaines, sa rigidité donne parfois l'impression que celles-ci ont des trajectoires parfaitement similaires et masque quelque peu l'originalité de leur pensée et de leur proposition artistique. Toutefois, au lieu d'emprunter la voie attendue de l'étude des premières publications (poétiques ou médiatiques) des autrices, Rannaud choisit plutôt de passer par l'analyse du discours intime qu'on retrouve dans les correspondances de Bernier et de Sénécal, puis dans le journal intime de Le Normand, pour montrer comment ces écrivaines se sont dirigées vers le genre romanesque. Rannaud examine plus spécifiquement comment les romancières créent et endossent différents *ethos* (la disciple, l'amoureuse, la femme malade, la rebelle, notamment), qui se font et se défont en fonction de l'évolution des relations entre chaque romancière et un homme de lettres dont la notoriété est reconnue dans les années 1930. Les échanges épistoliers entre Louis Dantin et Bernier, puis entre Alfred DesRochers et Sénécal, sont ainsi présentés comme un laboratoire d'écriture pour Bernier et le premier lieu d'une affirmation de soi chez Sénécal, marquant son ambition de devenir la première femme de lettres du Canada français. Chez Le Normand, le journal intime joue de manière similaire le rôle de « médiateur à une certaine maïeutique de l'œuvre en gestation » (p. 233). Rannaud fait ainsi du discours intime le véritable creuset dans lequel Bernier, Sénécal et

Le Normand conçoivent leur roman à venir et négocient leur place dans le champ littéraire canadien-français.

Postulant que la lettre ou le journal intime permettent une double fictionnalisation de soi où les autrices se construisent à la fois comme *femmes* et comme *romancières* (p. 21), Rannaud tente ensuite d'établir un rapport entre l'autoreprésentation des écrivaines dans leur pratique de l'écriture intime et la représentation d'une subjectivité féminine dans leurs romans. Il procède alors à des analyses socio-poétiques du premier roman de chaque autrice (et de leur seconde œuvre romanesque, s'il y a lieu), en portant une attention particulière à l'incipit et à l'actualisation de la voix des sujets féminins dans l'œuvre. Rannaud relève ainsi les motifs de l'écriture romanesque qui étaient déjà présents dans les lettres ou dans le journal intime. Dans des analyses au fil du texte, il tisse notamment des liens entre l'utilisation de la première personne du singulier, le recours au monologue intérieur ou l'alternance entre la voix auctoriale et narrative dans les romans, et la posture de romancière endossée par les écrivaines dans leurs écrits intimes. Rannaud montre ainsi le rapport étroit entre les personnages de femmes mises en scène dans les œuvres et leurs autrices. En évitant l'écueil de l'explication biographique, le chercheur dévoile plutôt l'horizon d'attente qui conditionne à la fois la manière dont les romancières se situent elles-mêmes dans le champ littéraire et, incidemment, leur façon d'écrire. Chaque chapitre se termine finalement par l'examen de la fin de la carrière des romancières. Rannaud interroge alors les raisons qui poussent Bernier, Sénécal et Le Normand à délaisser le genre romanesque pour retourner aux genres médiatiques (Bernier), bifurquer vers la publication de recueils et l'exploration de la forme brève (Le Normand), voire quitter tout bonnement le milieu littéraire (Sénécal). Rannaud cherche des réponses à cet abandon du roman dans les critiques de première réception des œuvres. Bernier, Sénécal et Le Normand auraient, en quelque sorte, payé le prix de leur audace.

En faisant de l'audace la valeur cardinale de son ouvrage, Rannaud veut souligner la modernité des œuvres de ces trois

écrivaines. Alors qu'il avait reproché à Lucie Robert, Isabelle Boisclair et Christl Verduyn d'avoir « involontairement délaissé toute une production, pourtant majoritaire, placée sous le signe du conformisme à l'idéologie dominante » (p. 14) en se concentrant uniquement sur une recherche d'audace dans l'écriture des femmes et l'effet de rupture qui en résulte, Rannaud lui-même choisit explicitement ce même axe pour interroger la production romanesque féminine de la décennie 1930. Des sept romancières évoquées dans le premier chapitre, Jovette-Alice Bernier et Éva Sénécal s'imposent déjà comme des écrivaines hétérodoxes. Michelle Le Normand est, de son côté, bel et bien présentée comme une figure résolument plus conformiste que ses deux consœurs. L'ensemble de la démonstration du chercheur cherche toutefois à tirer cette romancière « prétendument régionaliste » (p. 220) du côté de la modernité littéraire, qui se situerait chez elle « dans une participation assumée du récit de soi [...] qui trouvera de formidables échos dès les années 1970 » (p. 290). Le récit construit par Rannaud est en ce sens résolument téléologique ; son « *histoire des coups d'audace de la modernité* » (p. 303, l'auteur souligne) se fait difficilement sans tenter de l'apparier aux bouleversements de la Révolution tranquille qui se produiront quelque trente ans plus tard. Quant au motif de l'amour, il transparait aussi dans le rapport du chercheur à son objet d'étude. À la lecture de l'ouvrage de Rannaud, on ne peut que constater son affection particulière pour ces figures encore méconnues de l'histoire littéraire québécoise que sont Jovette-Alice Bernier, Éva Sénécal et Michelle Le Normand. S'il n'évite pas toujours l'écueil qui vient avec le désir de la réhabilitation d'écrivains oubliés, Rannaud offre tout de même une étude éclairante et pointue, qui rend justice à ces femmes qui ont essayé de se tailler une place dans le champ littéraire québécois des années 1930.

— Caroline Loranger  
Université du Québec à Montréal